

Karl Marx

Extraits sur le travail

MANUSCRITS DE 1844

L'aliénation de l'ouvrier dans son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui, et devient une puissance autonome vis-à-vis de lui, que la vie qu'il a prêtée à l'objet s'oppose à lui, hostile et étrangère.

Or, en quoi consiste l'aliénation du travail ?

D'abord, dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans son travail, celui-ci ne s'affirme pas mais se nie, ne se sent pas à l'aise, mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit.

Il est comme chez lui. quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il ne se sent pas chez lui. Son travail n'est donc pas volontaire, mais contraint, c'est du travail forcé.

Le travail dans lequel l'homme s'aliène, est un travail de sacrifice de soi, de mortification. Enfin, le caractère extérieur à l'ouvrier du travail apparaît dans le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre, qu'il ne lui appartient pas, que dans le travail l'ouvrier ne s'appartient pas lui-même, mais appartient à un autre.

Un homme est rendu étranger à l'autre comme chacun d'eux est rendu étranger à l'essence humaine.

Si le produit du travail n'appartient pas à l'ouvrier, s'il est une puissance étrangère en face de lui, cela n'est possible que parce qu'il appartient à un autre homme.

La production ne produit pas l'homme seulement en tant que marchandise, elle le produit, comme un être déshumanisé aussi bien intellectuellement que physiquement.

Moins tu es, moins tu manifestes ta vie, plus tu possèdes, plus ta vie aliénée grandit, plus tu accumules de ton être aliéné.

Toutes les passions et toute activité doivent donc sombrer dans la soif de richesse. L'ouvrier doit avoir juste assez pour vouloir vivre et ne doit vouloir vivre que pour posséder.

Je suis sans esprit, mais l'argent est l'esprit réel de toutes choses.

LE CAPITAL

La force de travail ne peut apparaître comme marchandise sur le marché que dans la mesure où et parce que son propre possesseur, la personne à laquelle appartient la force de travail, la met en vente comme marchandise et la vend. Pour

que son possesseur puisse la vendre comme marchandise, il faut qu'il puisse en disposer, qu'il soit donc le libre propriétaire de sa puissance de travail, de sa personne. Lui et le possesseur d'argent se rencontrent sur le marché, et entrent en rapport l'un avec l'autre, avec leur parité de possesseur de marchandises et cette seule distinction que l'un est acheteur, l'autre vendeur : tous deux étant donc des personnes juridiquement égales. Pour que ce rapport perdure, il faut que le propriétaire de la force de travail ne la vende jamais que pour un temps déterminé, car s'il la vend en bloc, une fois pour toutes, il se vend lui-même et il se transforme alors d'être libre en esclave, de possesseur de marchandise en marchandise.

Pour qu'il y ait transformation d'argent en capital, il faut donc que le possesseur d'argent trouve le travailleur libre sur le marché des marchandises, libre en ce double sens que, d'une part, il dispose en personne libre de sa force de travail comme d'une marchandise lui appartenant et que, d'autre part, il n'ait pas d'autres marchandises à vendre, soit complètement débarrassé, libre de toutes les choses nécessaires à la réalisation de sa force de travail.

Pour se conserver, l'individu vivant a besoin d'une certaine somme de moyens de subsistance. Le temps de travail nécessaire à la production de la force de travail se résout donc dans le temps de travail nécessaire à la production de ces moyens de subsistance, ou encore la valeur de la force de travail est la valeur des moyens de subsistance nécessaires à la conservation de celui qui la possède.

Dans tous les pays à mode de production capitaliste, la force de travail n'est payée qu'après avoir fonctionné pendant le temps fixé dans le contrat de vente, par exemple à la fin de chaque semaine. Le travailleur fait donc partout au capitaliste l'avance de la valeur d'usage de sa force de travail ; il la laisse consommer par l'acheteur avant d'en toucher le prix ; le travailleur fait donc partout crédit au capitaliste.

Le travailleur travaille sous le contrôle du capitaliste à qui son travail appartient. Le capitaliste veille à ce que le travail avance comme il faut et à ce que les moyens de travail soient correctement utilisés, à ce que le matériau brut ne soit pas gaspillé, et à ce qu'on épargne l'instrument de travail, c'est-à-dire qu'il ne soit détruit que dans la mesure où son usage pour le travail l'impose. Mais deuxièmement : le produit est la propriété du capitaliste, et non du producteur immédiat, le travailleur. Le capitaliste paye par exemple la valeur journalière de la force de travail.

Son usage lui appartient donc pour la journée, comme celui de toute autre marchandise qu'il aurait louée pour un jour. L'usage de la marchandise appartient à son acheteur, et le possesseur de la force de travail, en fournissant son travail, ne fournit que la valeur d'usage qu'il a vendue. A partir du moment où il est entré dans les ateliers du capitaliste, la valeur d'usage de sa force de travail a appartenu au capitaliste, et donc aussi son usage, le travail. En achetant la force de travail, le capitaliste a incorporé le travail proprement dit

comme un ferment vivant aux constituants morts du produit qui lui appartenaient également. De son point de vue, le procès de travail n'est que la consommation de la marchandise force de travail qu'il a achetée, mais qu'il ne peut consommer qu'en lui ajoutant des moyens de production. Le procès de travail est un procès qui met en jeu des choses que le capitaliste a achetées, des choses qui lui appartiennent. Le produit de ce procès lui appartient donc tout autant que le produit de la fermentation dans son cellier.

En transformant l'argent en marchandises qui servent d'éléments matériels pour former un nouveau produit, ou servent comme facteurs du procès de travail, en

incorporant la force

de travail vivante à leur objectivité de choses mortes, le capitaliste transforme de la valeur, c'est-à-dire du travail passé, objectivé, mort, en capital, c'est-à-dire en valeur qui se valorise elle-même, en ce monstre animé, qui se met à « travailler », comme s'il avait le diable au corps.

La partie du capital convertie en force de travail modifie sa valeur dans le procès de production. Elle reproduit son propre équivalent et un excédent par rapport à celui-ci, une survaleur, qui peut elle-même varier, être plus ou moins grande.

Dans les conditions de la production capitaliste, le travail matérialisé - sous forme d'argent ou de marchandise - achète, outre la quantité de travail qu'il contient, toujours "une quantité additionnelle de travail vivant en plus" pour le profit du capital" ce qui, en d'autres termes, signifie simplement qu'il s'approprie pour rien une partie du travail vivant, qu'il se l'approprie sans la payer.

L'une des conditions objectives du travail, devenues étrangères au travail et lui faisant donc face comme propriété étrangère, c'est le capital.

Le salaire ou l'équivalent par lequel le capitaliste achète la disposition temporaire de la puissance de travail, n'est pas de la marchandise sous sa forme immédiate : c'est la marchandise métamorphosée, l'argent, c'est-à-dire la marchandise dans sa forme autonome de valeur d'échange, de matérialisation directe du travail social, du temps de travail général.

L'analyse du procès de production capitaliste a montré qu'abstraction faite de l'allongement de la journée de travail, la force de travail tendait à devenir meilleur marché du fait de la diminution de prix des marchandises entrant dans la consommation de l'ouvrier et déterminant la valeur de sa force de travail; autrement dit, la partie payée du travail diminue, tandis que la partie non payée s'accroît, et ce, même si la durée de la journée de travail demeure constante.

Le résultat direct du procès de production immédiat du capital - son produit - ce sont les marchandises, dont le prix n'inclut pas seulement le remplacement de la valeur du capital avancé et consommé durant leur production, mais encore le surtravail matérialisé et objectivé comme plus-value pendant cette même production.

La fonction véritable spécifique du capital en tant que tel est donc de produire une plus-value, or – comme il apparaîtra ultérieurement - ce n'est rien d'autre que produire du surtravail et s'approprier du travail non payé au sein du procès de production réel, le surtravail se présentant et se matérialisant en la plus-value.

Le capitaliste détient la propriété des marchandises qu'il a achetées pour les consommer comme moyens de production dans le procès de production ou de travail. C'est tout bonnement son argent converti en marchandises, un mode d'existence de son capital au même titre - sinon davantage - que l'argent, puisque, à un degré plus intense, elles assument la forme où elles fonctionnent réellement comme capital, c'est-à-dire comme moyens de production et de valorisation de la valeur, afin d'obtenir un incrément. Ces moyens de production sont donc du capital.

Avec l'autre partie de la somme d'argent avancée, le capitaliste achète, en outre, la capacité de travail des ouvriers, ou, ce qui apparaît comme du travail vivant. Ce dernier lui appartient donc au même titre que les conditions objectives du procès de travail, encore qu'il y ait ici une différence spécifique: le travail réel est ce que l'ouvrier fournit effectivement au capitaliste en échange de la partie du capital convertie en salaire (prix d'achat du travail). L'ouvrier fournit sa force vitale, il

réalise ses capacités productives, en un mouvement qui est le sien, et non celui du capitaliste.

Du point de vue personnel et réel, le travail est la fonction de l'ouvrier, et non du capitaliste. Du point de vue de l'échange, l'ouvrier représente pour le capitaliste ce que celui-ci en obtient, et non ce qu'il est dans le procès d'échange en face du capitaliste.

Il s'ensuit qu'au sein du procès de travail les conditions objectives du travail s'opposent, en tant que capital (et, dans cette mesure, comme existence du capitaliste) à la condition subjective du travail, au travail lui-même, ou mieux, à l'ouvrier qui travaille. Du fait de cette opposition, le capitaliste aussi bien que l'ouvrier considèrent les moyens de production comme forme d'existence même du capital, capital au sens éminent du terme, et le travail comme simple élément en lequel se convertit le capital avancé. C'est pourquoi, le moyen de production apparaît, en puissance, comme le mode d'existence spécifique, même en dehors du procès de production.

Tout cela, comme nous le verrons, découle aussi bien de la nature générale du procès de valorisation capitaliste (du rôle qu'y jouent les moyens de production qui sucent et absorbent le travail vivant) que du développement du mode de production spécifiquement capitaliste, la machinerie, etc. devenant le maître véritable du travail vivant. C'est pourquoi, on trouve, à la base du procès de production capitaliste, cette fusion indissoluble entre les valeurs d'usage, dans lesquelles le capital apparaît sous la forme des moyens de production et d'objets déterminés comme capital, alors qu'il s'agit d'un rapport de production spécifique au sein duquel le produit apparaît en soi et pour soi comme une marchandise à ceux-là mêmes qui y sont engagés. C'est l'une des bases sur laquelle s'appuie le fétichisme en économie politique.

Pour que le temps de travail de l'ouvrier crée de la valeur en rapport avec sa durée, il doit être du temps de travail socialement nécessaire. Il faut pour cela que l'ouvrier exécute, en un temps donné, la quantité de travail utile correspondant à la norme sociale: le capitaliste l'obligera donc à fournir un travail qui atteigne au moins le degré moyen d'intensité socialement normale. Il s'efforcera par tous les moyens de l'augmenter au-delà de ce minimum et d'extorquer, en un temps donné, le maximum de travail, car toute intensité de travail supérieure au niveau moyen lui procure une plus-value.

Ici, ce n'est pas l'ouvrier qui utilise les moyens de production, mais les moyens de production qui utilisent l'ouvrier. Ce n'est pas le travail vivant qui se réalise dans le travail matériel

comme en son organe objectif, mais le travail matériel qui se conserve et s'accroît, en absorbant du travail vivant, si bien qu'il devient valeur créant de la valeur, capital en mouvement.

En tant qu'effort et dépense de force vitale, le travail est activité personnelle de l'ouvrier, mais, en tant qu'il crée de la valeur, lorsqu'il est engagé dans le procès de son objectivation, le travail de l'ouvrier, sitôt entré dans le procès de production, est lui-même un mode d'existence de la valeur-capital, partie intégrante de celle-ci. Cette force qui conserve la valeur tout en en créant une nouvelle, est donc la force même du capital, et son procès apparaît comme procès d'auto-valorisation du capital, et plus encore d'appauvrissement de l'ouvrier, qui est bien celui qui crée la valeur, mais valeur étrangère à lui-même.

La domination du capitaliste sur l'ouvrier est, en conséquence, domination de la chose sur l'homme, du travail mort sur le travail vivant, du produit sur le producteur, car les marchandises, qui deviennent des moyens de domination (en fait uniquement sur l'ouvrier) ne sont elles-mêmes que les résultats du procès de production, ses produits.

L'auto-valorisation du capital, création de plus-value est donc l'âme, le but et l'obsession du capitaliste, l'impulsion et le contenu absolu de son action.

C'est donc bien par le moyen du procès initial de l'échange entre le capitaliste et l'ouvrier, comme possesseurs de marchandises, que le facteur vivant, la force de travail, entre dans le procès de production comme élément du procès réel du capital. Mais, c'est seulement dans le procès de production que le travail objectivé devient du capital, en suçant du travail vivant. C'est uniquement ainsi que le travail se transforme en capital.

Le produit spécifique du procès de production capitaliste n'est ni un simple produit (valeur d'usage), ni une simple marchandise, c'est-à-dire un produit ayant une valeur d'échange; c'est la plus-value, autrement dit, des marchandises ayant une valeur d'échange plus grande, et représentant un travail supérieur à celui qui a été avancé sous forme de monnaie ou de marchandise. Le procès de travail n'apparaît au capital que comme moyen, et le procès de valorisation ou la production de plus-value comme but. Dès que l'économiste s'en souvient, il déclare que le capital est une richesse utilisée dans la production pour « faire du profit ».

TRAVAIL SALARIÉ ET CAPITAL (1849)

Le salaire est la partie de marchandises déjà existantes avec laquelle le capitaliste s'approprie par achat une quantité déterminée de force de travail productive.

La force de travail est donc une marchandise que son possesseur, le salarié, vend au capital. Pourquoi la vend-il ? Pour vivre.

Mais la manifestation de la force de travail, le travail, est l'activité vitale propre à l'ouvrier, sa façon à lui de manifester sa vie. Et c'est cette activité vitale qu'il vend à un tiers pour s'assurer les moyens de subsistance nécessaires. Son activité vitale n'est donc pour lui qu'un moyen de pouvoir exister. Il travaille pour vivre. Pour lui-même, le travail n'est pas une partie de sa vie, il est plutôt un sacrifice de sa vie. C'est une marchandise qu'il a adjugée à un tiers. C'est pourquoi le produit de son activité n'est pas non plus le but de son activité.

Mais l'ouvrier dont la seule ressource est la vente de sa force de travail ne peut quitter la classe tout entière des acheteurs, c'est-à-dire la classe capitaliste, sans renoncer à l'existence. Il n'appartient pas à tel ou tel employeur, mais à la classe capitaliste, et c'est à lui à y trouver son homme, c'est-à-dire à trouver un acheteur dans cette classe bourgeoise.

Mais dans les limites de ces fluctuations, le prix du travail sera déterminé par les frais de production, par le temps de travail qui est nécessaire pour produire cette marchandise, la force de travail.

Or, quels sont les frais de production de la force de travail elle-même?

Ce sont les frais qui sont nécessaires pour conserver l'ouvrier en tant qu'ouvrier et

pour en faire un ouvrier. C'est pourquoi le prix de son travail sera déterminé par le prix des moyens de subsistance nécessaires.

Les frais de production de la force de travail simple se composent donc des frais d'existence et de reproduction de l'ouvrier. Le prix de ces frais d'existence et de reproduction constitue le salaire. Le salaire ainsi déterminé s'appelle le minimum de salaire.

Le capital ne consiste pas seulement en moyens de subsistance, en instruments de travail et en matières premières, il ne consiste pas seulement en produits matériels ; il consiste au même degré en valeurs d'échange. Tous les produits dont il se compose sont des marchandises. Le capital n'est donc pas seulement une somme de produits matériels, c'est aussi une somme de marchandises, de valeurs d'échange, de grandeurs sociales.

La part du capital, le profit, monte dans la mesure même où la part du travail, le salaire quotidien, baisse, et inversement. Le profit monte dans la mesure où le salaire baisse, il baisse dans la mesure où le salaire monte.

Un accroissement rapide du capital équivaut à un accroissement rapide du profit. Le profit ne peut s'accroître rapidement que si le prix du travail, si le salaire relatif, diminue avec la même rapidité.

Même la situation la plus favorable pour la classe ouvrière, l'accroissement le plus rapide possible du capital, quelque amélioration qu'il apporte à la vie matérielle de l'ouvrier, ne supprime pas l'antagonisme entre ses intérêts et les intérêts du bourgeois, les intérêts du capitaliste. Profit et salaire sont, après comme avant, en raison inverse l'un de l'autre.

Lorsque le capital s'accroît rapidement, le salaire peut augmenter, mais le profit du capital s'accroît incomparablement plus vite. La situation matérielle de l'ouvrier s'est améliorée, mais aux dépens de sa situation sociale. L'abîme social qui le sépare du capitaliste s'est élargi.

Au fur et à mesure donc que le travail apporte moins de satisfaction, plus de dégoût, la concurrence augmente et le salaire diminue. L'ouvrier cherche à conserver la masse de son salaire en travaillant davantage, soit en faisant plus d'heures, soit en fournissant davantage dans la même heure. Poussé par la misère, il augmente donc encore les effets funestes de la division du travail. Le résultat est que plus il travaille, moins il reçoit de salaire, et cela pour la simple raison qu'au fur et à mesure qu'il concurrence ses compagnons de travail, il fait de ceux-ci autant de concurrents qui se vendent à des conditions aussi mauvaises que lui-même, et parce qu'en définitive c'est à lui-même qu'il fait concurrence, à lui-même en tant que membre de la classe ouvrière.

Ainsi, nous voyons que lorsque le capital s'accroît rapidement, la concurrence entre les ouvriers s'accroît de manière infiniment plus rapide, c'est-à-dire que les moyens d'occupation, les moyens de subsistance pour la classe ouvrière diminuent proportionnellement d'autant plus et que, néanmoins, l'accroissement rapide du capital est la condition la plus favorable pour le travail salarié.